

Radioactivité salubre : la Poupée fourrée

Autor(en): **Scheidegger, Erika**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[89] (2001)**

Heft 1457

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-282109>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Radioactivité salutaire: *La Poupée fourrée*

ERIKA SCHEIDEGGER

Contemporaines, les nouvelles du recueil de nouvelles *La Poupée fourrée* de Ruth Schweikert (publié en 1994 sous le titre *Erdnüsse totschlagen* et dont la traduction sort en librairie ces jours) affirment une vitalité radioactive qui restitue la vérité de vécus relationnels spécifiques à ce tournant de siècle et ouvrent avec une audace tragi-comique les portes de secrets les mieux gardés. Schweikert fait émerger des problématiques relationnelles de manière surprenante, par le biais de thèmes brûlants et tabous : inceste, matricide, parricide, infanticide, dépression, sida.

Mais - et ceci donne tant de force à ces nouvelles - ces sujets sont abordés sans sensationnalisme aucun, avec une tendresse compréhensive tant pour les victimes que les abuseurs, les proches aveuglés et souvent indifférents et surtout, avec le souhait de dénoncer et de résoudre le manque de communication au sein d'un couple, les idiosyncrasies de fonctionnement sociaux inégalitaires et la

solitude ainsi créée.

Dans la première nouvelle, une jeune fille est abusée par son père, et pourtant, ceci n'est jamais écrit de manière littérale. Seules deux phrases - noyées dans du discours indirect libre, des extraits d'essais de Walter Benjamin et une berceuse tronquée - attestent de cette tragédie. Tout l'art de Ruth Schweikert consiste justement à présenter des faits graves de l'intérieur, sans jamais vraiment les écrire (tout le contraire du sensationnalisme). Seules la peur et la frustration anesthésiantes de la narratrice qui traversent le récit, et, çà et là, un ou deux éléments perturbateurs, signalent la profondeur de son désarroi.

Une tragédie qui se conclut par une pirouette comique. Tout le malaise de la jeune femme s'exprimait par le biais d'un acte symptomatique et symbolique : elle refusait de se brosser les dents (il faut préciser que son père était un dentiste respecté qui s'occupait bien trop des dents de sa fille). A la fin de la nouvelle, lorsque la jeune femme se remet à vivre, à sentir son corps et à ne plus se sentir coupable de tout ce qui lui est arrivé, elle accepte à nouveau de se brosser les dents. La vie reprend, elle se brosse les dents. Une légèreté pleine d'espoir s'installe, un émerveillement face aux ressources humaines.

Le tragi-comique se traduit formellement par certains heurts grammaticaux, un vocabulaire et une juxtaposition de mots toujours surprenants, un peu gauche, cadencé de jeux de mots et d'une ponctuation déboussolante - des heurts qui toujours font sens. En fait, ces nouvelles s'apparentent à un poème, sont constituées de discours indirect libre, d'accumulations et d'abus (selon la définition rhétorique). En entendant, lors d'une lecture publique, Ruth Schweikert lire ses nouvelles à haute voix, il apparaît de manière percutante que les jeux sonores (qui dépassent l'usage habituel des assonances ou des allitérations) instaurent également un climat spécifique à ces nouvelles.

Déloger le mensonge, aussi radioactif soit-il, et l'exposer crûment : ainsi les problèmes relationnels semblent se résoudre selon une logique qui leur est propre. Chaque narratrice s'ouvre dès lors délicatement à de nouvelles possibilités de vie, s'extrait de l'hypocrisie et de l'apparence statuaire, met à jour les mécanismes sociaux, familiaux, humains, qui la ligotaient et ainsi, se raccommode avec des émotions authentiques et libératrices, aussi surprenantes soit-elles. ♦

Ruth Schweikert, *La Poupée fourrée*, Ed. de l'Aire, novembre 2001.

Huit mille ans de féminisme

MARTINE CHAPONNIÈRE

Le premier *Que sais-je ?* sur le féminisme avait paru en 1979, quatre ans après l'Année internationale de la femme proclamée par l'ONU et en pleine période de néoféminisme actif et manifestant. La septième édition mise à jour vient de paraître, c'est dire que le féminisme n'est pas mort, même s'il a changé. Ce petit livre résume en 128 pages la condition des femmes et leur résistance à l'oppression dans le monde, du Paléolithique à nos jours. A l'heure où les exigences de la recherche scientifique obligent à faire du toujours plus pointu et toujours plus spécialisé, on est d'abord agréablement surpris de trouver un opuscule généraliste sur l'histoire des femmes engagées.

Indépendamment du corps du texte, qui a subi quelques actualisations - mais trop peu, à notre goût - ce sont surtout la préface et la conclusion qui sont nouvelles. Pour Andrée Michel, le dénominateur commun des luttes féministes d'aujourd'hui est constitué par «leur conception personnaliste de la dignité de la femme», plus précisément «le fait que les femmes se perçoivent en tant qu'êtres humains ayant le droit de développer toutes leurs potentialités (sexuelles, affectives, morales, politiques, intellectuelles), sans accepter les limitations imposées traditionnellement par les hommes». Les féministes se retrouvent unies sur deux consensus fondamentaux, l'un condamnant les violences à l'égard des femmes et affirmant le droit des femmes aux droits humains, le second portant sur la critique du mode dominant de développement, fondé sur une concurrence économique acharnée, et la nécessité de trouver des solutions. Ces deux consen-

sus furent d'ailleurs les thèmes de la Marche mondiale des femmes de l'an 2000, qui stigmatisait les violences envers les femmes et la pauvreté des femmes dans le monde.

Voilà maintenant plusieurs années qu'Andrée Michel a fait du combat antimilitariste et pacifiste son cheval de bataille. C'est donc tout naturellement qu'elle exhorte les féministes à prendre des responsabilités dans des domaines jusqu'à présent uniquement aux mains des hommes: relations internationales, mode de défense adopté, élaboration des budgets nationaux, etc. L'escalade de la violence déclenchée par les attentats du 11 septembre lui donnera sans doute raison. ♦

Andrée Michel, *Le féminisme*, coll. *Que sais-je ?*, Ed. PUF, 2001.